



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

***Le christianisme syriaque en Asie centrale et en Chine* / édité par Pier Giorgio Borbone et Pierre Marsone
éd. Geuthner, 2015
cote : 60.644**

Le présent recueil d'études est le résultat d'une table ronde organisée par la Société d'études syriaques le 14 novembre 2014, en parallèle à d'autres rencontres organisées de façon régulière à Salzburg. Il a été réalisé avec l'aide de l'Agence nationale de la recherche, le Laboratoire Orient & Méditerranée, le Laboratoire d'études sur les monothéismes, l'Institut de recherche et d'histoire des textes, le programme NeXT « Dynamiques asiatiques », et l'université de Pise. On peut apprécier l'ampleur d'un projet qui requiert des compétences multiples. Le résultat en est un ouvrage bien présenté, agréable à lire sur le plan de la forme, incluant des illustrations et des cartes (dont l'utile Carte de l'Asie centrale et orientale chrétienne, III^e - XIV^e siècle d'après Jedin, Latourette & Martin, 1990, carte n° 27), que l'on aurait toutefois préféré non pas toujours dans un terne noir et blanc mais en couleurs et en nombre plus important, et aménagé de quatre index (manuscrits, noms géographiques et ethniques, noms de personnes, ouvrages cités) qui en facilitent l'accès. Les bibliographies accompagnant les articles sont soignées et complètes sur les sujets abordés. Les organisateurs ont retenu onze contributions couvrant les principaux aspects du christianisme syriaque en Chine, en Sogdiane, en Turquie, en Mongolie et en Asie centrale – on peut regretter le quasi silence sur l'Inde du Sud – permettant de donner une idée de l'état de la recherche dans ce domaine et laissant forcément dans l'ombre des aspects d'ordre plus global, à l'exception de la contribution « Les “provinces de l'extérieur” vues par l'Eglise mère » (Borbone) qui pose une problématique de portée universelle.

Le projet a pour point de départ de mettre en évidence le cas d'une Eglise d'Orient qui, chassée de l'Empire byzantin après le concile d'Ephèse en 431, a engagé une évangélisation à caractère missionnaire à partir de la Méditerranée jusqu'en Chine, en Asie centrale et en Haute Asie (l'Inde est comme on l'a dit ici passée sous silence), en dehors de celle entreprise par l'Eglise romaine en Europe et en dehors de l'Europe. Il se veut une synthèse d'études entreprises depuis un siècle aussi dispersées et parcellaires que la documentation de base même (sites, stèles, manuscrits, fragments) dont on commence à découvrir l'amplitude géographique, tout en les mettant en parallèle avec des fonds textuels déjà connus de Dunhuang, Turfan ou Qara Qoto demandant à être encore et toujours exploités de manière fructueuse.

Mark Dikens examine des sources textuelles et épigraphiques, parmi lesquelles des pierres tombales) éclairant des aspects du christianisme syriaque en Asie centrale, au cours de cinq



¹ Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).
Basé(e) sur une œuvre à www.academieoutremer.fr.



Académie des sciences d'outre-mer

périodes s'étendant de l'époque pré islamique débutant, avant 651, avec l'empire parthe (247 av. J.-C.), jusqu'à la fin de l'époque mongole et timouride, au début du XVI^e siècle.

Pénélope Riboud aborde le christianisme syriaque (*jingjiao*) en Chine, sous les Tang (618-907), à travers une stèle datée de 781 et découverte à Xian en 1625 qui atteste la diffusion de plusieurs formes de christianisme, entre 638 et 845, date à laquelle les religions étrangères ont été prosrites dans l'Empire du Milieu pour le motif économique de renflouer les caisses de l'Etat. Si par la suite chez les Ouïghours et sous les Mongols (Yuan) (1260-1368), le christianisme a connu une certaine prospérité, la présence chrétienne est bien attestée sous les Tang par une inscription iranophone de 814 à Luoyang ainsi que par des inscriptions funéraires sogdiennes et perses, des sources iconologiques, historiques donnant une idée de la composition de l'Eglise, incluant des laïques et des militaires, et de ses liens avec le gouvernement impérial. L'auteur fait des mises au point terminologiques permettant de distinguer les provenances des courants chrétiens, assimilés ou mal distingués (nestorianisme, zoroastrisme, église byzantine, manichéisme, etc.), et indique le caractère d'austérité et de pauvreté des communautés chrétiennes qui « n'amassent pas de richesses, donnant pour eux-mêmes l'exemple du renoncement absolu », et ne bénéficiaient sans doute pas de l'immunité fiscale des temps bouddhiques.

Li Tang poursuit l'enquête de Riboud dans le domaine du christianisme syriaque sous la dynastie mongole, au cours des XIII^e - XIV^e siècle, à l'époque de Rubrouck (1220-1290) et de Marco Polo (1254-1324), à travers les sources en syriaque et en persan ainsi que l'*Histoire des Yuan*. Il ne manque pas de rappeler que les chrétiens, souvent appelés nestoriens, devaient à partir de la proscription de 845 se singulariser dans leur comportement des coutumes chinoises et qu'ils ont été les victimes d'un véritable massacre en 875. Des témoignages parcellaires de poètes comme Su Dongbo (1037-1101) sur un monastère « chrétien » visité en 1062 permettent à peine d'inférer l'existence à Canton d'un véritable clergé chrétien possiblement qualifié de « Zen » et ayant laissé le temple à l'abandon. L'expansion des Abbassides arabes n'a pas empêché le christianisme de se diffuser en Mongolie et d'instaurer une *Pax Mongolica* qui s'est étendue en Asie centrale jusqu'en Chine. Khubilai a laissé la communauté chrétienne s'y diffuser librement au nord-ouest, au Sud du Fleuve (Jiangnan) où s'est installée une diaspora militaire et de marchands, à Pékin (Khanbaliq), et l'auteur montre que l'on peut en reconstituer le profil grâce à des documents écrits, des épitaphes et des pierres tombales en plus grand nombre que les témoignages des Tang. Il indique les différentes appellations dont les chrétiens étaient l'objet, le brassage important des données culturelles, conduisant par exemple à l'utilisation concurrente des calendriers séleucide, chinois et du cycle turc des douze animaux, les mariages chrétiens au sein de la maison impériale. L'instauration de la dynastie Ming (1368-1644) pro bouddhiste a porté un coup d'arrêt à la communauté chrétienne qui s'est peu à peu fondue parmi la population turco-mongole en perdant son identité. L'auteur note en conclusion l'existence d'une littérature théologique et liturgique qui a essaimé en plusieurs langues au cours de cette période et qu'une continuité relie l'Eglise syriaque des Tang aux Yuan.

Chiara Barbaït s'attache à décrire la documentation sogdienne chrétienne à Turfan entre le VIII^e et le XIV^e siècle, qui était concurrente à celle en langue liturgique syriaque et celle profane en vieux turc. Elle le fait à partir du scriptorium supposé du monastère nestorien de Bulayiq en se fondant sur la distinction établie par Jean-Pierre Drège entre bibliothèques officielles et religieuses concernant les usages chinois. L'auteur passe en revue des éléments de littérature



Académie des sciences d'outre-mer

ascétique et monastique ainsi que de traduction, et aborde des questions de terminologie saoudienne chrétienne, dont, en particulier, celui de « synagogue » montrant l'extension considérable de la communauté des adeptes. Elle montre que les textes sogdiens sont des traductions fidèles de la tradition syriaque, ce qui dénote une conscience identitaire de l'Eglise sirop orientale dans son activité missionnaire.

Pier Giorgio Borbone aborde la question de l'inculturation des provinces de l'extérieur vues par l'Eglise mère, c'est-à-dire l'évangélisation, l'établissement d'une hiérarchie, l'instruction et la langue parmi les régions orientales, couvrant la Chine, la Turquie, la Mongolie, l'Asie centrale ou l'Inde à partir du IV^e siècle jusqu'au XVIII^e siècle. L'auteur montre qu'il y a eu des transferts d'images parmi les objets d'art et de culte de la Méditerranée à la Chine (VI^e - VIII^e siècle), que des récits de conversion sont liés aux activités de marchands qui voient dans les apôtres des « marchands d'âmes », que le roi devenu chrétien à la suite d'un miracle ou d'une guérison y joue un rôle prépondérant auprès de ses sujets convertis qui sont comme des « brebis dans la bergerie du Christ », que la haute hiérarchie de l'Eglise d'Orient était d'origine mésopotamienne ou iranienne jusque dans les provinces extérieures. L'auteur met l'accent sur le rôle des traductions nombreuses de textes liturgiques, ascétiques, hagiographiques et exégétiques de l'Asie centrale depuis l'époque des Tang, et sur le fait que l'écriture est une marque de l'identité religieuse des pays concernés. Il note des particularités concernant la population turque qui est nomade et donc éprouve des difficultés à célébrer les « mystères » en raison de son régime alimentaire qui exclut pratiquement le vin au profit du lait fermenté. Ces problèmes de pratique en milieu turque ont leur pendant dans la transposition des concepts philosophiques et théologiques en Chine.

Barakatullo Ashurov traite une question similaire à Borbone en examinant les témoignages archéologiques sur l'inculturation matérielle de l'Eglise d'Orient en Asie centrale, en particulier en Sogdiane. Il a choisi un éventail large couvrant l'architecture, l'iconographie, les inscriptions, les objets, permettant de dégager des niveaux d'inculturation du christianisme du II^e au XIV^e siècle. Il décrit l'église d'Urgut près de Samarcande et de Ctésiphon, qui permettaient aux Sogdiens d'affirmer leur identité au sein d'un large réseau social organisé sur des fondements économiques étendus, ainsi que l'iconographie numismatique marquée de symboles chrétiens indiquant le niveau social des chrétiens de Sogdiane qu'ils partageaient avec les Perses.

Peter Zieme passe rapidement en revue des textes chrétiens en vieux ouïghour en provenance de Dunhuang, de Turfan et de Qara Qoto. Turfan en particulier a produit de nombreux fragments, l'un d'un credo, d'un conte sur les mages, dont un passage concorde avec le témoignage de Marco Polo, un livre de prières, une confession de péchés, des prières d'intercession, un rituel de Kurukta, une légende de saint Georges, un rituel de mariage, des documents économiques.

Max Deeg brosse un tableau de la littérature chrétienne orientale dans la Chine des Tang, en dressant un utile catalogue des principaux textes existants et en s'attardant sur celui de 1625 de Li Zhizao, étudié par Paul Pelliot et Antonino Forte (voir compte rendu de Frédéric Girard sur Antonino Forte, *Political Propaganda and Ideology in China at the End of the Seventh Century. Inquiry into the Nature, Authors and Functions of the Dunhuang Document S. 6502 Followed by an Annotated Translation*, 2^e éd., Kyōtō, Scuola Italiana di Studi sull'Asia Orientale 2005 (Italian



Académie des sciences d'outre-mer

School of East Asian Studies Monographs 1), XXII-574 pages (dont XXXIV pages de planches). Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient, 94, 2007 (2010), p. 51-53). Il montre que ces textes étaient des vade-mecum et des anthologies porteuses des concepts fondamentaux rendus dans un chinois intelligible, faisant usage de termes surtout bouddhiques, et dans une moindre mesure confucianistes et taoïstes. Ces textes voulaient faire montre d'un haut niveau culturel de ses adeptes ainsi que d'une adaptation et osmose avec le clergé.

Natalia Smelova aborde les manuscrits chrétiens de la bibliothèque de Qara Qoto, la « Ville noire », découverts il y a un siècle, en indiquant les nouvelles perspectives de recherches qui se profilent. Ils sont écrits dans toute une variété de langues orientales et récemment les fouilles de Li Yiyou, directeur d'une équipe de l'Institut d'archéologie de Mongolie-Intérieure, a révélé de nouvelles découvertes d'importance. Le corpus disponible concerne des livres et des documents manuscrits et imprimés en tangut (Xi Xian) et en chinois, soit 8 000 objets, couvrant la période cruciale des XIII^e - XIV^e siècles correspondant aux Yuan. Dix-sept fragments en syriaque ont été traduits par un savant japonais, Shin.ichi Mutō qui ont ouvert des perspectives pour l'étude du christianisme dans la région mais Smelova se penche surtout sur des fragments chrétiens conservés à l'Académie des Sciences de Russie à Saint-Petersbourg, qui concernent la Ville noire ainsi que Turfan, dont elle décrit les provenances et l'aspect matériel. Elle conclut que ces textes originellement syriaques sont les uns paraliturgiques et les autres liturgiques : des prières-incantations sont des résumés de théologie syriaque sur la délivrance grâce à la puissance divine, des imprécations à caractère magique contre des démons et des malédictions. Ils reflètent une dévotion particulière ainsi que le culte d'une communauté, et une religiosité populaire à côté également de pratiques monastiques de la part d'adeptes parlant turc et mongol.

Alain Desreumaux examine la collection de quatorze pierres tombales syro-orientales du Turkestan des XII^e - XIV^e siècles, en syriaque, conservées à Paris et à Lyon, rapportées par une expédition lyonnaise de 1894-1896, et dont treize ont été données en 1912-1913 au musée Guimet. Des stèles similaires datant des XIII^e - XIV^e siècles sont en nombre dans le Turkestan russe, au Kazakhstan, en Ouzbékistan et en Chine. François Nau avait étudié les stèles du musée Guimet en 1913, qui maintenant sont partagées entre ce dernier musée, le musée des Beaux-Arts de Lyon et le musée du Louvre. L'auteur se propose de réactualiser l'édition de ces stèles à l'aide de procédés de lecture plus précis que ceux de Nau. Il y ajoute mention d'une pierre tombale de Mongolie-Intérieure des Yuan acquise en 2004 par le musée Guimet et étudiée l'année suivante dans les Annales du musée national des Arts asiatiques. L'auteur conclut que cette collection, petite en nombre, n'en est pas moins très représentative des communautés turques chrétiennes du Kirghizistan.

Deux savants japonais, Takashi Osawa et Hidemi Takahashi, abordent les inscriptions d'ulaan Tolgoi (« Tête rouge » ou « Pic rouge ») de Doolon Nuur, concernant le prince Georges (1298-1299), chef chrétien des Önggüt, tribu turque dans les montagnes de l'Altaï de Mongolie. Elles sont au nombre de trois et ne recèlent pas comme les autres un caractère funéraire. L'identification de Georges, petit-fils de Khubilai (1260-1294) par sa mère, est due à une inscription chinoise qui décrit le « Roi de Gaotang », qui désigne ce personnage dont la famille est liée à la famille impériale mongole. Les auteurs les présentent et décrivent ceux qui les ont laissées. Elles donnent des indications nouvelles sur la personnalité même de Georges (1260 ?- ?) : empreint de culture chinoise et confucianiste, soucieux de préserver la foi taoïque et



Académie des sciences d'outre-mer

bouddhique de ses sujets, il s'ouvre au catholicisme d'un missionnaire, le franciscain Jean de Montcovin (1247-1328), lui qui appartenait par sa famille au nestorianisme dont il voulait préserver les valeurs religieuses. Pour lui la ligne de démarcation entre nestorianisme et catholicisme n'était pas vraiment nette ou bien ne tenait-il pas à la souligner devant les religieux qui le servaient. Ces inscriptions révèlent comme on le voit plusieurs aspects de la culture des chrétiens syro orientaux de Chine et d'Asie centrale.

Les travaux de Istvan Perczel, professeur à l'université centrale de Budapest, et son élève Radu Mustata sur le christianisme syriaque ainsi que ceux entrepris par nous même sur l'œuvre de Pedro Gomez (1535-1600), jésuite espagnol qui après un séjour à Goa a dirigé l'église au Japon à la suite du Visiteur Alexandre Valignano (1539-1606), œuvre dont la partie concernant les Sept Sacrements semble avoir un équivalent en syriaque, « langue de religion » de l'église du Kerala. On voit que les recherches dans le domaine abordé sont loin d'être épuisées.

L'ouvrage comporte plusieurs index qui permettent de repérer facilement parmi la pluralité des études présentées : manuscrits, noms géographiques et ethniques, noms de personnes, ouvrages cités. La présence des caractères propres à chaque langue est précieuse. Les bibliographies aussi complètes que possible sur les sujets abordés viennent conclure chaque contribution mais on aurait souhaité avoir également une bibliographie générale raisonnée. Les illustrations, photos et cartes en noir et blanc sont à notre avis trop peu nombreuses et restent un peu ternes pour un ouvrage qui méritait mieux.

Frédéric Girard